Joseph Guignard, lapidaire, vu par nos historiens locaux

Le premier à nous parler de cet homme qu'il a peut-être pu connaître de son vivant, fut le Juge Nicole :

Les arts et les professions dont on a parlé ci-devant, qui avaient commencé à être cultivés dans la communauté du Chenit, s'y répandaient et s'y perfectionnaient de jour en jour, et, environ ce temps-là, il s'y établit une profession nouvelle et jusqu'alors inconnue, non seulement dans la Vallée, mais même au Pays-de-Vaud ; je veux parler de celle de lapidaire. Un jeune homme, nommé Joseph Guignard, étant allé dans le Pays-de-Gex, y apprit cette profession, s'établit ensuite chez lui, y forma des apprentis qui se répandirent d'abord dans la dite commune, et ensuite dans le reste de la Vallée et dans les environs. Ces premiers ouvriers venaient leurs ouvrages à des marchands de cette ville, (de Gex), voyage qui, alors, n'était pas réputé pour peu de chose. Ceux qui le faisaient avaient, à leur retour, bien des choses à raconter à leurs compatriotes, qui les écoutaient, pour la plupart, avec plus d'attention, d'étonnement et de surprise que l'on ne ferait, aujourd'hui, à un homme qui viendrait d'Amérique[1].

Lucien Reymond donne la date de cet apprentissage (fausse selon ce que nous précisons dans un chapitre parallèle) et parle des coutumes des lapidaires. On en ignore le degré d'authenticité :

En 1712, un jeune homme du Sentier, nommé Joseph Guignard, alla apprendre l'état de lapidaire au Pays de Gex, forma des élèves et implanta cette industrie dans la contrée. Cette introduction a eu une immense importance pour la Vallée, elle fit entrevoir à ces braves gens la puissance de l'industrie et du commerce et leur apprit de quoi ils étaient capables. C'est de cette époque que date réellement l'ère des grands progrès qui se sont accomplis. L'établissement de ces nouveaux ateliers obligea de changer l'architecture des maisons, surtout d'agrandir les fenêtres et d'introduire des poêles, inconnus auparavant. Aussi les ouvriers de cette profession, qui devinrent rapidement nombreux, jouissaient d'une grande considération ; il y avait dans chaque auberge, pour les lapidaires, un tonneau de meilleur vin, auquel nul autre ne s'avisait de toucher[2].

La Notice de 1864 de Lucien Reymond, allait désormais servir de référence unique quant à notre premier lapidaire. Pour Marcel Piguet en premier :

A la suite de ces premiers succès industriels, l'esprit de perfectionnement s'éveilla de plus en plus.

---

[1] Nicole, Recueil historique sur la Vallée de Joux, 1840, p. 403.
[2] Lucien Reymond, Notice, 1864, p. 70.

Un jeune homme, Joseph Guignard, ayant, en 1712, fait un séjour dans le pays de Gex, y apprit la profession de lapidaire, qui consiste à tailler à facettes, sur une meule de plomb ou de cuivre garnie d'émeri, des pierres précieuses ou de petites gouttes de verre coloré pour en orner la bijouterie et la quincaillerie.

Joseph Guignard, rentré au pays, forma des apprentis qui, devenus ouvriers, propagèrent leur métier autour d'eux. L'apprentissage étant très court, comparé à celui d'horloger, cette industrie se répandit promptement au Chenit puis dans toute la Valle de Joux. Les lapidaires formèrent bientôt, grâce à leur gain facile, une classe plus aisée parmi la population, qui leur témoignait une grande considération ; les voyages qu'ils faisaient au pays de Gex et ailleurs pour livrer leur travail y contribuaient beaucoup.

Au temps des maîtrises, les lapidaires, soumis à leurs règlements, portèrent l'habit et l'épée comme les horlogers. Dans leurs assemblées à l'Hôtel-de-Ville, les meilleurs vins leur étaient servis et dans chaque auberge ils trouvaient un tonneau à leur usage exclusif[3].

René Meylan reprend le flambeau :

Le premier lapidaire aurait été Joseph Guignard, qui se rendit en 1712 au Pays de Gex, où il apprit le métier qui consistait à polir à facettes des pierres précieuses, et des verres colorés au moyen d'une de plomb ou de cuivre garnie d'émeri. Le métier était facile à apprendre ; il ne progressa pourtant que lentement à ses débuts, puisque vingt-quatre ans après l'établissement de Guignard, on ne trouve que cinq lapidaires au Chenit. Mais vers la fin du siècle, ce fut l'apogée de cette industrie. Bien payés et fiers de leur état, les lapidaires formaient une sorte d'aristocratie au milieu des autres artisans. Dans les auberges, ils se réservaient les meilleures places et buvaient seuls de certains vins. La haute considération dont ils étaient entourés leur venait aussi des voyages auxquels ils étaient tenus pour se procurer la matière première et vendre le produit de leur travail. Ils étaient restés dépendants du Pays de Gex où ils se fournissaient de plaques de verre et offraient leur travail sur la place de Genève[4].

Ainsi rien de nouveau, René Meylan pompe Lucien Reymond à tout va. Reprenant une erreur de date, il peut constater à tort que la profession ne s'était développée que lentement, alors qu'au contraire elle connut aussitôt un plein succès, ce qui sera démontré en d'autres lieux.

Auguste Piguet, d'ordinaire si avisé, ne sera pas plus curieux sur la véritable époque de l'introduction de l'art lapidaire à la Vallée de Joux. Il écrit :

---

[3] Marcel Piguet, Histoire de l'horlogerie à la Vallée de Joux, Le Sentier, 1895, pp. 18 et 19. L'auteur poursuit sa narration sur les lapidaires en traitant des réalités du métier.

[4] René Meylan, La Vallée de Joux, 1929, p. 167.

Lapidaires – Notre premier lapidaire ou pierriste fut (selon le juge Nicole, p. 405), Joseph Guignard, jeune homme qui s'initia en 1712, au Pays de Gex, à la taille de la pierre fine. Rentré au pays, l'initié y forma des apprentis. La jeunesse s'engoua pour un métier si gagnable. Le Lieu et l'Abbaye emboîtèrent le pas, si bien qu'au milieu du siècle le nombre des pierristes était assez élevé. Les noms de plusieurs pierristes de la première heure nous sont parvenus[5].

Chantal Schindler, dans son étude sur la Vallée de Joux figurant en tête de la « bible » François Jéquier, ne s'interroge pas plus que les autres sur les débuts de cette industrie. Elle écrit :

Au début du XVIIIe siècle, une nouvelle industrie apparut à la vallée de Joux : l'art du lapidaire.

Les historiens combiers reprennent la tradition selon laquelle la lapidairerie fut introduite par Joseph Guignard, à partir de 1712.

(Suit un extrait de l'ouvrage de Marcel Piguet)

Revenu à la Vallée, Joseph Guignard forma des apprentis, d'abord au Chenit, puis dans toute la région. L'apprentissage était court (trois ans), les gains alléchants. Les lapidaires formèrent rapidement une frange aisée de la population. Leurs débouchés étaient d'abord le Pays de Gex et Genève, où ils allaient eux-mêmes vendre leurs produits[6].

On découvre donc, par tous ces exemples, la manière dont procèdent les historiens pressés, et les conséquences de ne pas revenir aux sources documentaires les plus authentiques, soit en général les archives locales.

Il est vrai que l'on ne peut contrôler toute matière de manière attentive, et que, quelque part, on fait confiance aux historiens précédents. Cette manière de procéder, peut-être obligatoire, vu que le temps manque souvent pour aller au fond des choses, comporte néanmoins des risques d'erreur très importants.

Il y aura donc lieu d'attacher toujours une énorme importance aux sources et références d'un auteur quelconque.

Rapportons tout de même ici que Lutz, dans son Dictionnaire historique et géographique de la Suisse, donne la date de 1720 pour l'apprentissage de Joseph Guignard. Date qui nous rapproche passablement de la réalité.

Quant aux coutumes propres au métier, rapportées par Lucien Reymond plus que par le Juge Nicole qui signale simplement que les lapidaires, vu qu'ils entreprenaient des voyages à l'extérieur de la Vallée, étaient gens écoutés, on ne saura peut-être jamais si elles furent telles qu'elles sont décrites. Idem sur les gains réels de ces artisans qui étaient certes nombreux, mais dont l'essentiel était

---

[5] Auguste Piguet, La commune du Chenit au XVIIIe siècle, Le Sentier, 1971, p. 113. L'auteur donne ensuite d'excellente informations sur le métier, tablant ici sur une documentation inédite.

[6] François Jéquier, De la forge à la manufacture horlogère, Lausanne, 1983, p. 61. Ici texte de Chantal Schindler dont la documentation essentiel est l'ouvrage de Marcel Piguet.

de travailler pour des marchands qui se chargeaient eux-mêmes de distribuer et de recevoir le travail, et qui seuls pouvaient faire des bénéfices appréciables. C'étaient probablement ceux-ci plus que les simples ouvriers qui avaient droit à une haute considération dans les auberges de la région.

Il faudra recourir aux différentes études du professeur Piguet pour découvrir, si faire se peut, le gain des lapidaires aux deux niveaux, ouvriers et marchands.